

Dossier coordonné par Thomas Fouquet (Université Paris 7 et EHESS) et Rémy Bazenguissa-Ganga (EHESS)

Blackness.

Circulation des mondes atlantiques et conscience « noire » en Afrique

Les sociétés subsahariennes, leurs espaces urbains singulièrement, sont traversées et travaillées par des dynamiques culturelles transnationales. Mais qu'il s'agisse de styles musicaux, vestimentaires, langagiers, de poses et de postures, ces rapports à la « nouvelle société mondiale » sont loin d'être indistincts ; ils se déclinent massivement sur un mode à la fois sélectif et électif, à l'aune d'une culture populaire « noire ».

Sur ce constat, une question surgit : « quel est ce “noir” dans culture populaire noire ? » (Hall, 2007). Autrement formulé, à l'aune des réalités africaines passées et présentes, quels rapports les individus africains, les jeunes urbains en particulier, entretiennent-ils à l'ensemble sociohistorique et politique que Gilroy a nommé l'Atlantique noir (Gilroy, 2010) ? Empiriquement, comment rendre compte du sens et des enjeux passés et présents – moraux, esthétiques, politiques – investis dans la domestication de tendances culturelles nées et véhiculées au sein des diasporas des Amériques noires et européennes ? Comment analyser les effets de réverbération de ces tendances sur le continent lui-même, en termes d'énonciations de l'africanité alternatives aux modèles promus aussi bien par les pouvoirs coloniaux que dans le cadre de la construction de l'Etat postcolonial ? Plus globalement, comment les sociétés subsahariennes pensent-elles et manifestent-elles leur lien avec ces identités transnationales qui s'énoncent dans les termes d'une « condition noire » (Ndiaye, 2008), ou d'une « blackness », de plus en plus affirmée et néanmoins inscrite dans des processus historiques de longue durée ?

C'est autour de cette notion de « blackness », complexe et ambivalente, volontiers polémique, que ce numéro de *Politique africaine* sera organisé. Une traduction nécessairement imparfaite ou biaisée du terme pourrait être *identité* ou *conscience noire* – noir-ité ou noirit-ude étant des néologismes sans doute trop audacieux, et *négritude*, trop chargée de sens historique. Sur le fond, la difficulté à traduire cette notion est révélatrice de conceptions différentes des “identifications chromatiques” – et des dynamiques sociales, politiques et culturelles sous-jacentes – dans les mondes académiques francophones et anglophones respectivement. C'est, pour une large part, le risque d'une conception figée et réifiante des identités qui est ici en jeu.

Afin d'éviter un tel écueil, nous privilégions l'approche constructive et compréhensive, articulée à des études empiriquement et/ou historiquement situées. Alors que la blackness a été beaucoup étudiée ou au moins évoquée depuis les diasporas américaines et européennes, notre ambition générale est d'opérer un renversement du regard. Si, depuis les diasporas, le continent africain apparaît d'abord comme un référent fantasmatique et idéologique – l'espace

utopique que beaucoup imaginent afin de construire leur blackness – c'est la réversibilité de cette proposition qui retiendra notre attention. En quoi les tendances culturelles fondatrices d'une « blackness transnationale » (Marable et Agard-Jones, 2008) constituent-elles des référents imaginaires à partir desquels de nombreux jeunes du Continent réinventent leur rapport au monde et à soi ? Concernant plus spécifiquement le succès des sonorités, vêtements et attitudes hip-hop, ne doit-on y voir qu'une variante locale de l'hégémonie culturelle nord-américaine ? Quelles questions plus spécifiques peuvent être posées au sujet des jeunesses africaines, par comparaison avec celles issues des diasporas noires des Amériques ou d'Europe ? Cette blackness, vue d'Afrique, peut-elle être considérée comme une manière positive de requalifier une africanité perçue négativement – sur le mode de la minoration sociologique – à échelle globale ?

On le comprend, ce déplacement du regard implique de « penser global ». En effet, la blackness au sein des diasporas est classiquement envisagée comme une contre-culture, dans son rapport à ce que certains qualifient de « conscience dominante », ou *whiteness*, domaine de recherche en plein essor. Il conviendra en ce sens d'interroger les tribulations de cette conscience dominante à échelle globale – à l'aune des histoires coloniales et de leurs legs postcoloniaux singulièrement – et, incidemment, les réponses qui lui sont localement adressées. Cette question introduit bien sûr des interrogations plus larges et problématiques : que signifie être Noir-e, en Afrique certes, mais dans un monde de plus en plus déterritorialisé, où les frontières de l'Etat-nation sont cesse débattues et débordées ? Comment interpréter ce jeu permanent sur les frontières, politiques et géographiques, mais aussi sociales, morales et identitaires ? Dans ces configurations, quelle est la part du désir de franchir ou de s'affranchir des limites par la projection, au moins imaginaire, dans des mondes plus vastes, et quels nouveaux espaces du soi ou de l'entre-soi s'en dégagent ?

Cette investigation fait une place centrale aux dynamiques transnationales, tout en insistant sur leurs effets locaux très concrets. Dans tous les cas, nous plaçons au cœur de notre réflexion des débats contradictoires de la modernité, dont l'identification ou la conscience noire constitue l'un des moteurs cruciaux. A cet égard, il est nécessaire de ne pas considérer cette blackness comme le nouveau lieu, illusoire, de ré-enchantement des sociétés africaines. Ce sont bien les *politiques de la blackness* qui mobilisent notre attention, avec tout ce que cela entend en termes, notamment, de conflits générationnels et d'effets de frontière internes aux sociétés africaines, de compétitions distinctives, de guerres morales mais aussi de « guerre des sexes ». A cet égard, on pourrait s'attacher à élaborer une cartographie sociale, politique et culturelle de cette blackness, afin notamment de bien montrer ce qu'elle a de spécifique par rapport au thème, à la fois plus large et différent, de l'africanité (ou *african-ness*). C'est, en somme, un espace dynamique et critique que nous souhaitons interroger et mettre au jour, ce qui implique, nécessairement, qu'il s'agisse d'un terrain de contestation tout autant que contesté.

Face aux nombreuses lignes de pensée qui se dégagent ainsi, nous proposons trois axes qui demeurent néanmoins largement provisoires et ouverts. Il s'agit ainsi d'appréhender la blackness entre (1) style de vie, (2) région morale transnationale et (3) ressource stratégique.

1. On s'attachera d'abord à comprendre les nouvelles narrations de l'africanité qui sont à l'œuvre à travers l'affirmation d'appartenance à une identité/conscience noire globale. On fait l'hypothèse que ces narrations se donnent principalement à voir dans l'évolution des styles de vie, dont il faut rendre compte dans leurs expressions langagières, matérielles, artistiques, corporelles, etc. En d'autres termes, ces configurations deviennent intelligibles à l'aune, notamment, des politiques du style et de la signification dont elles témoignent, et qui emportent des effets matériels et sociaux tout à fait tangibles. Cette entrée par les « stylistiques culturelles » (Ferguson, 1999) doit permettre de saisir des aspirations sociales et identitaires qui sont ainsi mises en actes, en mots et en objets de manière expressive. De quelles allégeances et de quels récusations ou rejets ces styles sont-ils le reflet ? Quels nouveaux espaces d'identité se dessinent à travers ces expressions performatives ? Au-delà d'un constat d'appétence pour ce qui vient d'ailleurs (et du Nord singulièrement), quelles narrations de soi sont à l'œuvre, et de quelles critiques sont-elles porteuses ?

2. En interrogeant le cosmopolitisme noir comme une « forme de réflexivité » (Beck, 2004) bien spécifique, qui sous-tend des rapports non moins particuliers à la société internationale, nous proposons d'appréhender des luttes symboliques afférentes. La question déjà évoquée de la conscience dominante pourra être ici explorée sous l'angle de ses ramifications et effets transnationaux. L'investigation historique doit également permettre, à ce niveau, de ne pas crier coûte que coûte à la nouveauté au sujet de configurations qui s'ancrent dans une histoire longue du rapport à l'Autre et à l'extranéité. Il est intéressant de voir, notamment, comment ce cosmopolitisme noir est lui-même fragmenté et traversé de dynamiques centrifuges qui se révèlent sur la durée. Dans le cas sénégalais, si Senghor revendiquait ses accointances avec certains courants intellectuels afro-américains (la Harlem Renaissance, etc.), il n'en stigmatisait pas moins l'influence néfaste de certains artistes – James Brown notamment – sur une jeunesse sénégalaise dès lors considérée comme étant en perte de repères culturels authentiquement africains... Autrement dit, la construction d'une « ethnicité fictive » transnationale était toujours-déjà réinsérée et réinterprétée à l'intérieur de rapports de classe et politiques locaux (élite/populaire).

3. Cette question gagne enfin à être envisagée sous l'angle des aspirations à la mobilité géographique et sociale. Autrement dit, la blackness peut-elle être abordée comme une ressource : de quelle nature, face à quelles contraintes, pour servir quels objectifs, et suivant quelles modalités ? Cette approche appelle notamment des analyses en termes d'investissement, dans le sens le plus littéral : ce que l'on pourrait nommer, de manière volontairement facétieuse, le *Black-buis-ness*. Il s'agirait, à cet égard, de mettre à l'épreuve empirique (et historique) l'idée selon laquelle la modernité africaine se caractérise par un déplacement des lieux d'élaboration de la richesse et de la valeur individuelles : de la production vers la consommation (Comaroff et Comaroff, 2009). La blackness comme « produit de consommation » sous-tendrait en ce sens la construction d'un espace d'identité valorisé, valorisant, mais aussi valorisable sur un marché dont les lois d'offre et de demande restent à définir. Plus largement, et en accord avec notre objectif d'empirisme, il nous apparaît nécessaire d'identifier des canaux et des registres concrets permettant l'accès aux ressources de la blackness, via notamment l'inscription individuelle dans la dimension transnationale.

Cet examen peut s'adresser à un ensemble très vaste de domaines : religieux, de l'art, du sport, du tourisme, de la sexualité et de la séduction, du développement et de l'associatif, du travail intellectuel/académique, etc.

Une hypothèse, qui demande à être vérifiée par des études empiriques précises, reconnaît ces revendications comme étant celles de groupes ou d'individus subordonnés, qui tentent de peser sur les rapports de force locaux en se réclamant d'une appartenance transnationale. Ainsi, pour beaucoup de jeunes du continent, l'affirmation d'appartenance à cette blackness globale permettrait de contester la minoration sociologique dont ils font l'objet au niveau mondial, mais aussi au sein de leur propre société. C'est là, par exemple, toute la richesse du rap comme objet d'analyse : à la fois parole de contestation voire de dissidence (sociale, culturelle, politique) éminemment locale, et esthétique transnationale du subalterne. Cet examen ne s'épuise toutefois pas dans cet objet ; l'ambition de ce numéro est notamment de mettre en lumière des expressions sociales et culturelles peut-être moins évidentes que le registre hip hop, mais qui témoignent pareillement de la banalité de la circulation des mondes dans les sociétés africaines contemporaines, et des espaces critiques qui s'en dégagent localement. Une sociologie des acteurs et des rapports de pouvoir internes à chaque société s'avère en ce sens nécessaire pour rendre compte de ces configurations dans leurs nuances et complexité : qui se revendique de cette blackness, depuis quelles positions, en quels termes et pour quels objectifs ?

Calendrier :

- 22 décembre 2013 : date limite d'envoi des propositions d'article (max. 7000 signes espaces compris) aux coordinateurs : thomas.fouquet@free.fr et bazengui@ehess.fr
- 8 janvier 2014 : notification aux auteurs des propositions retenues
- 18 mai 2014 : date limite d'envoi des articles sélectionnés (max. 55 000 signes esp. comp.)
- Décembre 2014 : parution des articles acceptés par le comité de rédaction de Politique africaine

Références citées

- Beck, U., *Qu'est-ce que le cosmopolitisme*, Paris, Aubier, 2004.
- Cervulle, M., « La conscience dominante. Rapports sociaux de race et subjectivation », *Cahiers du Genre*, n° 53, 2012/2, p. 37-54.
- Comaroff, J. and Comaroff J., *Ethnicity, Inc.*, University of Chicago Press, 2009.
- Ferguson, J., *Expectations of Modernity. Myths and Meanings of Urban Life on the Zambian Copperbelt*, University of California Press, 1999.
- Gilroy, P., *Atlantique noir. Modernité et double conscience*, Paris, Editions Amsterdam, 2010.
- Hall, S., *Identités et cultures. Politiques des Cultural Studies*, Paris, Editions Amsterdam, 2007.
- Marable, M. et Agard-Jones, V. (Eds) , *Transnational Blackness : Navigating The Global Color Line*, New York, Palgrave MacMillan, 2008.
- Ndiaye, P., *La condition noire. Essai sur une minorité française*, Paris, Calmann-Lévy, 2008.